

3. « Attentions »

De la meilleure manière possible

Parfois Ziggy agite la queue et me lance des regards, et je sais qu'à l'intérieur il y a une demande, que j'écarte d'un revers de la main. Parfois je repousse son museau quand il donne des petits coups sur mon bras, pendant que le bras est prolongé d'une main qui tape à l'ordinateur. Parfois je me lève, je vais dans la cuisine, je constate que sa gamelle d'eau est vide. Alors parfois je dis *pardon mon chien tu avais soif*, les mains dans l'évier, le récipient sous le filet d'eau claire pour bientôt la gorge sèche du chien. Ziggy lape bruyamment puis revient se poster près de ma jambe, son corps tout entier enveloppé d'un halo doux et chaud, qui est son absence de rancœur.

Il m'arrive de jurer à mon chien que je prendrai soin de lui de la meilleure manière possible. Quand je n'ai pas le temps, je lui promets de meilleures promenades, de nouvelles balles après lesquelles courir, des petites vacances au

vert, une excursion dans un espace vide, un bel os, toutes sortes de choses qu'il aime ou que je crois aimées de lui. Mes promesses orales n'ont que peu de valeur, il doit penser *encore elle me parle*. Mais est-ce que la tension vers leur douceur résonne quelque part dans ses longues oreilles ? Comment savoir ce dont a besoin Ziggy en silence ? Peut-être a-t-il envie, lui aussi, de prendre soin de moi, peut-être le fait-il à mon insu. Peut-être est-il d'accord pour être pris en soin par moi, peut-être que mon soin est une captivité, peut-être que mon chien est une Albertine. Je note dans un coin de ma tête les horaires de ses besoins, pour ne jamais les oublier. Combien de fois Ziggy doit manger, boire, courir, faire ses besoins, combien de fois il doit jouer puis avoir l'air heureux puis fatigué puis dormir à mes pieds. Je le surveille, deviens anxieuse si j'estime que ses sorties sont trop espacées, je me dépêche de rentrer ou j'interromps tout quand je pense que c'est l'heure. En général, Ziggy m'accueille les yeux demi-clos, les pattes molles, l'air surpris. Je me demande si, pendant qu'il m'attend, quelque chose en lui, dans ses organes mêmes, se met en pause, ou si c'est de ma part un manque d'imagination quant aux états que peut traverser mon chien, une étroitesse dans ma perception des temps et des corps.

Le soin m'arrive

Je n'étais pas une enfant particulièrement soigneuse. Petite, je ne prenais pas soin des objets, des gens, des animaux, je ne m'occupais pas de Gaspard, le chien de la famille. Le monde était une chambre dont j'entretenais le désordre. Dans les liens sociaux, je n'étais pas de celles à qui on vient se confier, qui font des câlins, des cadeaux. À la maison, mes parents préféraient faire eux-mêmes plutôt que de

ATTENTION

prendre le risque que nous fassions mal, et j'étais protégée ou écartée, au même titre que mes frères, des tâches de la vie ordinaire ; au point de ne pas savoir *faire*, d'apprendre très tard à cuisiner, laver, organiser. Souvenir de mes maladresses, dans les emplois occupés dès la fin d'adolescence : servir des plats qui brûlent les mains, trier des gousses d'ail pourries sur la chaîne, cueillir des abricots un panier accroché autour du cou, faire passer des codes barre sur la caisse automatique. Alors quand le soin m'arrive, au bord de l'âge adulte, je ne sais pas d'où ça vient. Une possibilité jusqu'ici silencieuse, tapie dans mon rapport le plus intime au quotidien, à l'habitat. Elle semble plonger sur moi comme l'eau assourdissante d'une cascade et à la fois éclore au fond de mon ventre.

J'ai vingt-deux ans, j'ai terminé mes études, j'emménage avec mon compagnon de l'époque dans un petit appartement à Marseille. Il y a du parquet, un canapé jaune un peu sale, des fourmis qui courent le long des murs de la chambre et si on se penche un peu, par la fenêtre on peut voir la mer. Je veux faire quelque chose de bien et de dur, alors mon travail consiste à accompagner des personnes en demande d'asile dans les démarches qui suivent leurs premiers jours ou semaines en France. Le couple et le travail me donnent une présence, une forme nouvelle. J'apprends qu'en vérité mon corps ne m'appartient pas. Durant la journée, le corps est exposé au rythme de travail, à la foule, apprend à recevoir des dizaines et des dizaines de personnes, qui ont faim, qui dorment dehors. Les mains apprennent à écrire des courriers, leurs histoires. Les yeux apprennent à regarder des photos, des blessures. Quand le corps rentre le soir dans l'appartement du canapé jaune, un autre corps attend derrière la porte, qui demande les mains et les yeux pour de l'attention, du temps, un repas, un rapport sexuel. Si je dis non trois jours de suite, m'empêche de dormir, se tenant

UN CHIEN ARRIVE

debout, son ombre surplombant le lit, sans rien dire. C'est ainsi que le soin arrive; en travaillant, en rencontrant mes collègues, qui, elles, sont assistantes sociales, ce que je ne suis pas; en vivant sous le même toit qu'un homme. À la même période, pour une vingtaine d'euros à Ikea, j'achète une peluche de chien, aux allures de golden retriever, que j'appelle Pompidog. Je sais que c'est ridicule, mais elle me repose et me console.

Ensuite on peut changer de travail, de ville, de vie, tout plusieurs fois, de pays, de rapport au monde, on peut devenir quelqu'un de plus fort, la part du soin grandit avec nous et s'adapte. Elle se fait plus calme, fondue dans le geste d'une main, déguisée en réflexes ordinaires. C'est l'humeur qui s'accroche à celle des autres, vouloir tout le temps savoir s'ils vont bien, s'ils n'ont pas mal quelque part, besoin de quelque chose. Des journées entières sont défigurées par la vision d'un verre qui traîne, d'une tâche domestique à accomplir. Alors ce qui aurait pu être le soin se change en angoisse précautionneuse, une prudence excessive vis-à-vis du monde, comme lorsque je remplis et vide obstinément le lave-vaisselle, anticipant les couverts dont nous aurons besoin lors du prochain repas, alors qu'il y a, objectivement, mieux à faire. Ziggy arrive et dépend de moi pour ses besoins, pour sa nourriture, pour ses jeux, pour ne pas se blesser, pour ne pas être malade. Il y a tout une part de lui qui est une liste de tâches à accomplir, et qui m'obsède. Je me fais encore avoir par je ne sais quel leurre lové en moi.

Quand parfois Piero doit s'absenter et que je m'occupe d'Heitor et de Ziggy en même temps, que nous rampons tous les trois dans le salon, que je leur invente des jeux communs et chaotiques, alors je retrouve la sensation de Marseille, son versant lumineux; je n'ai plus de corps propre. Je m'en veux d'y trouver du plaisir, de descendre volontairement dans cette cavité douce, où je m'oublie.

ATTENTION

Compter sur cette effervescence pour prendre la place que je n'ose pas me donner. Sur le balcon, j'essaie aussi de faire pousser des plantes. L'odeur du basilic se fait plus forte à la tombée de la nuit, les yeux du petit garçon brillent, ceux du grand chien sont fermés. Je regarde les graines germer, et je suis émue de voir les feuilles vertes percer la surface, un peu plus chaque jour, puis s'étendre sous l'ombre attentive de ma main.

Mondes communs

Dans *Puissance de la douceur*, Anne Dufourmantelle rappelle que nous partageons avec les animaux une condition fragile : notre venue au monde est reliée au soin. En l'absence de soin, la survie n'est pas assurée et, toute la vie durant, cette dépendance au soin des autres se prolonge. Les autres sont nombreux·euses : parents, membres de la famille, de la meute, adultes de la même espèce, parfois non, travailleur·euses, passager·ères clandestin·es, formant autour de nous un réseau de pratiques et de gestes et de tâches qui participent à rendre nos existences possibles. Ainsi, nous sommes *tous·tes vulnérables*, comme le rappelle Sandra Laugier, serré·es dans un maillage de responsabilité et d'attention qui s'étire au-delà des vies humaines, puisque nous entretenons aussi un lien de dépendance avec l'ensemble des autres espèces, animales comme végétales. En côtoyant le monde et Ziggy à la fois, il devient difficile de dire où commence l'un, où commence l'autre. Je pense à Susan McHugh, qui raconte comment les promenades de son chien autour de leur domicile dans le North Maine Woods, aux États-Unis, ont forgé en elle « un sentiment d'appartenance » et une forme d'empathie dite « kinesthésique » à son environnement, à la manière dont

UN CHIEN ARRIVE

les saisons et les vies non-humaines s'y déroulent, cohabitent avec ses propres traversées.

Déambulant ensemble trois fois par jour, tous les jours, la manière dont nos vies se touchent, ce que nous faisons aux autres et aux lieux, apparaît plus clairement : j'apprends à voir et à éviter les chiens errants, qui sont souvent les descendants de chiens abandonnés puis retournés à l'état sauvage, les capybaras aux abords du lac, les nids des chouettes et des *quero-queros*, le glissement des *saruês* à la nuit tombée, mais aussi les déchets domestiques en bord de route, la nourriture pourrissant au soleil, que Ziggy veut dévorer. Un soir, faisant le geste de ramasser une balle dans l'herbe sombre, un scorpion me pique au doigt, tout simplement parce que c'est la saison, je sens son venin remonter le long de mon bras. Dans les rues de Paris où nous habitons pour quelques mois, les animaux urbains me sont rendus visibles, tous les rats qui pourraient être courrés, les animaux transportés dans des sacs, les chats, les furets, les renards des cimetières, les pigeons que Ziggy a pris pour signe de pain, et vers lesquels il se précipite, espérant leur voler de la nourriture, les escargots visqueux sur lesquels j'ai peur qu'il marche, parce que ça me dégoûte. Des voisins se plaignent des nuisances sonores causées par les aboiements dans un parc qui n'est pas exactement un parc à chiens, mais qui le devient, par l'usage, chiens comme maîtres avides d'espaces verts éloignés de la circulation automobile. Aussi, le chien interpelle, il provoque des discussions, les passant·es s'arrêtent pour lui parler, parfois me parler, ou bien ielles s'écartent dans un sursaut de peur ou d'agacement. Ziggy colle sa grosse tête sur les cuisses d'inconnu·es, me forçant à leur adresser la parole, il mange des mouchoirs en papier, tout ce qui est laissé par terre, il exige de retourner à l'endroit où hier gisait un vieux sandwich, il hume les arbres en fleurs, les restes du marché, la moindre

ATTENTION

tige, la moindre poubelle, les rebords de fenêtre, il observe ceux qui l'observent, soutenant leur regard, tandis que je vois tout ce qui pourrait heurter son corps bas, horizontal, ses coussinets nus, et ces choses deviennent, pour moi aussi, des obstacles : débris de verre, les gens qui regardent droit devant eux et trébuchent sur lui, la forêt de jambes de la foule, le béton dur et chaud en été, le fait qu'il recherche de la terre et de l'herbe, le fait que j'en cherche avec lui, le fait qu'il y en ait très peu. Je sens que moi aussi le béton m'affecte, qu'il m'est dévoilé.

Pour arriver du Brésil vers la France, j'ai traversé l'océan avec Ziggy. Il était dans la soute de l'avion, plongé dans l'obscurité pendant une quinzaine d'heures, avant que je ne le récupère, imperturbable, dans sa très grande cage au guichet des bagages hors format de l'aéroport de Roissy. Nous avons fait ensemble trois fois le tour de l'aéroport à la recherche d'un tout petit peu de verdure. À l'époque, Ziggy ne savait uriner que sur l'herbe. Il s'était retenu pendant la longue traversée, mais refusait de se soulager sur la surface bétonnée du parking. Très inquiète, j'entrepris d'interroger chaque personne que nous croisions, comme dans une quête de jeu vidéo. Toutes prenaient un air amusé, mais formel : il n'y avait pas d'herbe à des kilomètres à la ronde.

Asymétries

Toutes les relations ne sont pas des relations de soin, pourtant aucune n'existe sans qu'il y ait soin quelque part. Je prends soin de Ziggy, l'inverse n'est pas forcément vrai, même si parfois il manifeste une forme d'inquiétude à mon égard. La vie que nous avons en commun implique *a minima* que nous assumions l'un envers l'autre une responsabilité, mais pas nécessairement qu'elle soit symétrique. Pour



UN CHIEN ARRIVE

Donna Haraway *response-ability* se décompose comme la capacité à répondre, elle est au cœur de toute relation. Dans *Quand les espèces se rencontrent*, elle écrit :

« Pouvoir rendre compte, prendre soin, être affecté, apprendre la responsabilité, ne sont pas des abstractions éthiques : ces choses toutes banales et ordinaires sont ce qui résulte d'avoir une affaire commune les uns avec les autres. »

Prendre soin, vivre auprès d'un chien est une chose banale, à la fois grande et petite. Il n'y a rien de radical, ou de révolutionnaire à l'intérieur. Nous formons un petit monde ouvert, qui consiste à vivre sous le même toit, de Brasilia à Paris, à beaucoup se suivre des yeux et souvent se toucher, se protéger, s'agacer, s'adapter, manger aux mêmes heures ou presque, déambuler plus ou moins proches l'un de l'autre, et tous les soirs, je vais lui dire bonne nuit, et il pousse un long soupir. Et jusqu'à la fin de sa vie, je devrai nourrir Ziggy, brosser Ziggy, emmener Ziggy faire ses besoins trois à quatre fois par jour, prendre pour lui rendez-vous chez le vétérinaire, au moins, ce minimum, faire toutes ces choses pour ce chien-là, mon Ziggy, lui plutôt qu'un autre, parmi tous les chiens possibles. Entre ce minimum s'intercaleront des gestes choisis, non obligatoires, des caresses, des cadeaux, le fait de prendre du temps sur mon temps pour l'emmener dans tel endroit qu'il aime ou que je pense qu'il aimerait, jouer de la manière dont il aime jouer, mettre de la crème sur ses coussinets abîmés par les sols humains, de l'huile de saumon dans ses croquettes, pour que son poil devienne souple et brillant, gratter longuement le petit creux derrière ses oreilles, continuer lorsque sa patte me demande de continuer, et ainsi de suite. Je pense que peut-être un jour, Heitor parlera de Ziggy à ses enfants. Peut-être qu'un jour je porterai pour



ATTENTION

la première fois un enfant dans mon ventre, puis dans mes bras, à nouveau, comme j'ai déjà porté Heitor et Ziggy, avant qu'ils ne deviennent trop lourds.

Trois rêves

1. Je tiens Ziggy dans la paume de mes mains. Il est minuscule, comme un fœtus de chien, et semble malade. Une voix hors champ m'explique que plus je le laisse seul longtemps, plus il rétrécit. J'essaie de le réanimer du bout de l'ongle, mais ça ne fonctionne pas. Il meurt dans mes mains et mes propres sanglots me réveillent.

2. Je dois m'occuper du chien d'une ancienne collègue de la Plateforme Asile, le chien est noir et très grand mais ses pattes entièrement décharnées, il n'a ni poil, ni peau, ni même d'os, juste un nerf à vif, rouge, ça me dégoûte. Je ne comprends pas comment le chien peut tenir debout juste sur ses nerfs et quand il vient vers moi j'ai peur qu'il me touche.

3. Ce n'est pas un rêve mais Ziggy qui rêve couché le long du lit, quand la maison est sur la pointe des pieds. Je sais qu'il rêve car ses pattes tremblent. Que se passe-t-il dans la brousse, dans les chemins, lorsque mon chien dort ? Un peu de vent passe sous ses oreilles, ses coussinets touchent un sol que je ne peux pas voir. Piero m'envoie un article pour me dire que les chiens rêvent de leurs maître·sses. Ma tête s'incline vers l'endroit où est rassemblée ma tendresse.

Visages

En recopiant, il y a quelques pages, la citation d'Ackerley à propos du regard de Tulip, j'ai remarqué qu'Alain Defossé,